

Vivre une croix sur le dos plutôt qu'une épée à la main

Prédication du dimanche 3 septembre 2017

« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la trouvera. » Matthieu 16, 13-28

Nous sommes peut-être bien ici au cœur de l'Évangile de Matthieu.

Jésus est seul avec ses disciples. La discussion est à huis-clos, ce qui est plutôt rare. Tout commence par cette question que Jésus pose brutalement à ses disciples, comme s'il était temps de lever toute ambiguïté :

« Et vous, qui dites-vous que je suis ». On connaît la réponse de Pierre :

« Tu es le Christ. Le Fils du Dieu vivant »

C'est la première fois qu'un disciple utilise ces mots-là pour parler du Maître. C'est la première fois qu'un disciple reconnaît qu'il y a dans le Maître qu'ils ont suivi et qu'ils écoutent plus qu'un maître. Plus qu'un prophète. Plus que tout ce qu'un homme peut faire savoir et savoir faire. On est habitué à cette réponse. Tellement habitué que nous n'en mesurons plus le côté anormal.

Il n'est pas normal de reconnaître dans cet homme Jésus, en conflit ouvert avec tout ce que Jérusalem compte d'autorités religieuses et de compétences intellectuelles, le « Fils du Dieu Vivant. »

Il n'est pas raisonnable d'identifier au « Fils du Dieu vivant » ce marginal qui sillonne la campagne sans lieu où reposer sa tête, qui travaille quand c'est interdit, qui mange n'importe quoi avec n'importe qui - sans se laver les mains - et qui compte parmi ses disciples quelques analphabètes profonds et plusieurs tarés sociaux.

Soyons clairs : Au moment où Jésus pose cette question à ses disciples qu'est-ce qui le distingue vraiment des autres ? Qu'est-ce qu'il a de plus qu'un Rabbi à la vive intelligence et au verbe haut ? Y a-t-il en lui plus qu'un homme qui a le don d'écouter, de comprendre, de soigner et de combattre avec ces armes-là, la misère psychique, physique et intellectuelle du monde dans lequel il vit ?

Quand Pierre se lance et répond à la question de Jésus : « Tu es le Christ », il dit une chose tellement folle que Jésus lui-même en est surpris. Et stupéfait par la réponse de Pierre, par sa folle prescience, Jésus le déclare inspiré tellement c'est impossible qu'il ait trouvé tout ça tout seul. « Ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela mais mon Père, qui est aux cieux ». C'est dire si Jésus ne s'y attendait pas, de la part de l'un de ses disciples...

On pourrait s'arrêter là, dans la joie de cette révélation. De la joie du Christ qui félicite son disciple et le reconnaît comme particulièrement inspiré et donc particulièrement digne de conduire son Église « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église » mais alors, nous passerions complètement à côté du sujet parce que le sujet c'est que Pierre s'est trompé et Jésus aussi.

La méprise apparaît tout de suite, quand Jésus commence à expliquer le programme, c'est à dire qu'il lui faut « aller à Jérusalem et là-bas y souffrir beaucoup de la part des anciens, des grands-prêtres et des scribes, être mis à mort et le 3^{ème} jour ressusciter »... Et là, tout de suite, Pierre sursaute, s'excite, se récrie, le prend par la manche, littéralement, le tire de côté et s'écrie : « Mais c'est pas un plan ça ! » Les traductions de nos Bibles tempèrent et adoucissent sa réaction mais en grec, je vous assure, c'est beaucoup plus cru, beaucoup plus

vif ! Et un abîme s'ouvre sur toute une série de questions que Pierre s'est certainement posé avant nous.

Est-ce que je peux croire en un Dieu qui m'annonce que demain, il va s'enfoncer dans les ténèbres du monde pas pour les vaincre mais pour y mourir ? Est-ce que je peux croire en un Dieu qui m'annonce qu'il va s'exposer de lui-même, en toute connaissance de cause à la violence des « méchants », et que les méchants en question ne sont pas les ennemis de Dieu mais les amis de Dieu : les prêtres, les grands-scribes et les anciens. Est-ce que je peux croire en un Dieu assassiné par des gens très religieux dont le métier est de scruter jour et nuit les Saintes Ecritures ?

Est-ce que je peux croire en un Dieu qui traite de démon son disciple parce que celui-ci veut lui éviter de subir une telle destinée ?

Aujourd'hui encore, il faut que nous nous fassions violence pour répondre oui à de telles questions. Parce que nous sommes des « hommes », comme le dit le Christ, parce que nous raisonnons et nous pensons comme des hommes et que pour les hommes que nous sommes, à quoi sert un Dieu qui se placerait en-dessous de nous ? Un Dieu qui ne serait pas un surhomme mais un sous-homme ? Non pas un homme « augmenté » mais un homme « diminué » ?

C'est extraordinaire vous voyez comme l'Évangile est construit. Ou comme l'Évangile nous déconstruit. Il est construit pour constamment déconstruire, les fantasmes éternels de puissance, pour faire tomber les masques et démontrer que jusque dans la bonne volonté et l'amitié de Pierre se profile un Satan grimaçant.

Dietrich Bonhoeffer, dans les années 30 du XX^{ème} siècle, quand l'Allemagne s'enfonçait dans la nuit avant d'y précipiter le monde a toujours été habité par cette question : « Qui es-tu Jésus-Christ » ? « Que veux-tu, qu'attends-tu de nous ? »

Dietrich Bonhoeffer a commenté – en ouverture à son livre principal – ce passage de l'Évangile de Matthieu que nous méditons ce matin et il observe : « *Depuis le début, l'Église s'est scandalisée du Christ souffrant. Elle ne veut pas d'un tel Seigneur et, Église du Christ, elle ne veut pas se laisser imposer par son Seigneur la loi de la souffrance. Et c'est toujours ainsi que Satan pénètre dans l'Église : en voulant l'arracher à la croix de son maître. De même le Christ n'est Christ qu'en tant qu'il souffre, le disciple n'est disciple qu'en tant qu'il souffre avec lui* ».

Avant Bonhoeffer et après lui, on a dit tout et n'importe quoi sur cette histoire de croix et de croix à porter, usant et abusant de cette expression à tort et à travers dès qu'une épreuve de la vie s'abattait, dès qu'une déconvenue, une déception, une amertume s'installait, dès qu'une maladie se déclarait, « il faut porter sa croix n'est-ce pas »... comme Jésus. N'est-ce pas le destin de toute vie ? Souffrir ou du moins faire avec la souffrance ? Si même Jésus y est passé. Si même lui n'y a pas échappé.... « On a tous sa croix à porter ».

Mais où avons-nous lu dans l'Évangile que Jésus a dit au paralytique qui venait à lui pour être guéri : « Il faut porter ta croix mon bon ami ». Tout le monde sait ici qu'il lui a dit exactement le contraire : il lui a dit « Lève-toi, prends ton grabat et marche ». Où avons-nous lu dans l'Évangile qu'au désespoir de parents dont un enfant est malade, Jésus aurait répondu : « C'est la vie ». Ou pire : « C'est votre croix ». Où avons-nous lu de telles obscénités ? Avons-nous, en ouvrant l'Évangile, surpris Jésus en train de boire le thé avec une pauvre veuve en lui enseignant l'art et la manière de supporter sa solitude comme étant sa part à prendre dans la souffrance du monde ?

Comment pouvons-nous penser un seul instant que Jésus qui a dit hier « Venez à moi car mon joug est facile et mon fardeau léger », veuille aujourd'hui briser les reins de ses disciples, et leur casser non seulement les pieds mais encore le dos ?

Malgré ces questions très simples que tout le monde devrait se poser et dont les réponses s'imposent d'elles-mêmes, on lit encore de nos jours des propos pas lénifiants mais horribles tels que ce commentaire que j'ai lu ce matin encore : « *Prendre sa croix, c'est accepter de cheminer avec Jésus par nos souffrances, par nos croix. C'est faire mourir l'idée que nous, les humains, sommes tout-puissants – Mais qui a jamais pensé une telle énormité ?!!! C'est prendre notre croix, nos souffrances, pour à notre tour nous faire proches de lui.* » Quelle idiotie !! C'est renversant qu'on puisse écrire des trucs pareils. Comme si nous avions à nous faire proche des souffrances du Christ quand lui a toujours essayé de nous délivrer des nôtres !!!

Non, prendre sa croix, comme Jésus l'a fait, c'est tout autre chose que de subir les épreuves et les avanies ordinaires dont nous nous passerions bien et dont nous ferions tous et à très juste titre, l'économie.

Porter sa croix, ce n'est pas consentir à « des maux et un destin pénible », mais comme l'a vu Bonhoeffer, « c'est la souffrance qui résulte pour nous uniquement du fait que nous sommes attachés à Jésus-Christ ».

C'est une souffrance qui naît d'un combat contre toutes les formes de mal, de malheur, de violence, d'injustice. C'est une souffrance qui naît d'une exposition et d'une dénonciation. C'est le combat du Christ qui lui a valu en effet pas mal de tracas et de finir non pas simplement à porter une croix mais d'être cloué dessus. En ce qui nous concerne Je peux illustrer le sens par deux exemples tout simples :

Quand je renonce à moi-même, c'est à dire quand je renonce à me venger d'une injustice subie pour tenter de rétablir la paix avec celui qui m'a fait du tort, alors là, oui, je peux dire que ma croix, je la porte. Et j'avoue que j'ai de la peine à me la hisser sur le dos. Au lieu d'exercer ma violence contre lui, je décide, au nom de Jésus-Christ, de me faire violence à moi-même. Lui tendre la main, c'est ma croix de disciple de Jésus-Christ. Ainsi, Je ne suis – du verbe suivre – je ne suis pas le Christ dans la souffrance mais je mets mes petits pas dans les siens. A mon tout petit niveau. Sauf qu'avec Jésus-Christ, tout se joue chaque jour à notre tout petit niveau, et que c'est toujours au ras-du-sol qu'on accomplit vraiment de grandes choses.

Autre exemple : Quand je renonce à moi-même, c'est à dire quand je renonce à ma tranquillité, à ma pipe et à mon journal, pour me lever, sortir de chez moi et prendre part au combat contre l'injustice, alors là, oui, je peux dire que comme Jésus et à sa suite, je porte ma croix. C'est lourd. Ce n'est pas confortable. C'est écrasant parfois et je préfère mon fauteuil et ma pipe. Mais enfin, même s'il peut se révéler mortel, ce chemin n'est pas un chemin morbide. On n'y perd jamais rien, quand bien même on devrait y laisser sa peau. On n'y perd jamais rien, on assure au contraire sa vie et on se fait ainsi beaucoup, beaucoup, beaucoup d'amis. C'est comme ça que le Christ a vécu en tout cas. C'était son plan. Pas le plan plan-plan que Pierre désirait pour lui. Pierre aurait aimé bien sûr que le Christ combatte mais sans prendre de risques, sans y laisser sa vie. Mais ce n'est pas possible. Et si le Christ marche avec cette lucidité d'extraterrestre vers ce qui l'attend logiquement, ce n'est pas pour lui qu'il fait ça, pour son « plaisir », c'est pour nous. Pas du tout pour « partager nos souffrances » mais pour nous apprendre comment on les diminue. Et c'est pour ça qu'il est mort. Pas parce qu'il aimait souffrir mais parce qu'il voulait que nous vivions mieux. Et si nous voulons le suivre, c'est possible. Chacun est le bienvenu. Tout le monde peut s'y

essayer. Ce n'est pas obligé. Le Christ n'oblige jamais personne mais si toi, aujourd'hui, tu veux le suivre, alors c'est possible ; on est averti, c'est tout. On est averti que dès lors, on va marcher plutôt qu'une épée à la main, une croix sur le dos.

Prière du matin pour les compagnons de captivité

(Bonhoeffer)

Ô Dieu, je t'invoque à l'aube !

Aide-moi à prier et à rassembler mes pensées ; seul je ne le peux pas.

En moi, tout est sombre, mais auprès de toi est la lumière.

Je suis seul, mais tu ne m'abandonnes pas

Je suis sans courage, mais le secours est auprès de toi ;

Je suis inquiet mais la paix est auprès de toi ;

En moi habite l'amertume, mais la patience est auprès de toi ;

Je ne comprends pas tes voies, mais tu connais pour moi le droit chemin.

Père du Ciel,

Je te loue et te rends grâce pour le repos de la nuit ;

Je te loue et te rends grâce pour le jour nouveau ;

Je te loue et te rends grâce pour toutes tes bontés et ta fidélité dans ma vie passée.

Tu m'as fait beaucoup de bien, donne-moi d'accepter maintenant de ta main ce qui me pèse.

Tu ne me chargeras pas d'un fardeau que je ne puisse porter.

Tu fais servir toutes choses au bien de tes enfants.

Seigneur Jésus-Christ,

Tu étais pauvre et misérable, prisonnier et abandonné comme moi.

Tu connais toute la misère des hommes ; si aucun homme ne m'assiste, tu restes avec moi, tu ne m'oublies pas et tu me cherches, tu veux que je te reconnaisse et que je me tourne vers toi ;

Seigneur, j'entends ton appel et je le suis ; Aide-moi

Saint-Esprit,

Donne-moi la foi qui me sauve du désespoir, de la tentation et du vice.

Donne-moi l'amour de Dieu et des hommes qui efface toute haine et toute amertume ;

Donne-moi l'espoir qui me délivre de la crainte et du découragement

Amen

Emmanuel Rolland